

10

REVUE SCIENTIFIQUE

(REVUE ROSE)

DIRECTEUR : M. CHARLES RICHET

NUMÉRO 21.

4^e SÉRIE — TOME XIII

26 MAI 1900.

133,3

HISTOIRE DES SCIENCES

Ventriloquie, nécromancie, divination,
inspiration et prophétisme.

Les ventriloques étaient considérés dans l'antiquité comme des personnages mystérieux et tout-puissants, capables d'évoquer les morts au moyen de pratiques, de formules magiques, et de les faire parler. Les esprits pénétraient dans le corps de l'évocauteur et parlaient par sa bouche, avec cette voix cavernéuse, moitié sifflante, moitié étouffée, que l'antiquité tout entière prêtait aux morts.

Nos ventriloques n'ont plus les mêmes prétentions; ils cherchent, et s'ils ont du talent, réussissent, à nous donner des illusions vocales auxquelles la notion des esprits reste étrangère, mais dont le mécanisme a néanmoins conservé quelque chose de mystérieux. Si l'on se rapproche d'un ventriloque, sa voix cavernéuse semble, en effet, en raison de ce caractère, provenir du ventre, des profondeurs de son corps; si l'on s'en éloigne, au contraire, il persuade très facilement ses auditeurs que sa voix n'émane pas de lui, qu'elle provient de la cave ou du grenier.

Un ventriloque, par exemple, se place devant un tonneau d'où surgit la voix, gémissante et étouffée, d'une personne qui se plaint de ne pouvoir en sortir; l'artiste, d'un coup de pied, renverse le tonneau, et l'on constate avec surprise qu'il est vide.

Si la scène est bien exécutée, tout le monde accepte l'illusion qui a été ainsi fournie sans l'aide, bien entendu, d'aucun compère et sans le secours d'aucun truc. Quel est donc le mécanisme de cette illusion?

Un grand physiologiste, Helmholtz, disait qu'il rabrouerait vertement l'opticien qui lui rapporterait un instrument aussi imparfait que l'œil humain; l'oreille ne vaut pas mieux. Elle ne sait nous renseigner, ni sur la direction des sons, ni sur la distance à laquelle ils se sont formés. Chez beaucoup d'animaux à longues oreilles, ces notions sont beaucoup plus sûres, sans cependant arriver à la perfection.

Sur un bateau, au milieu de la brume, on ne peut dire de quel côté résonne le sifflet d'un autre bateau; dans une chambre, on sait bien si la voiture qui passe dans la rue s'approche ou s'éloigne, on ne sait pas dans quelle direction. Si le son est bizarre et anormal, l'oreille est déroutée d'une façon bien plus complète. J'ai fait, à l'improviste, résonner une trompette fixée au pied d'une table et qui produisait un son singulier, les assistants surpris ne pouvaient s'entendre; pour les uns le son venait du plafond, pour les autres de dessous le parquet, pour d'autres enfin, d'un angle de l'appartement (1). Si les données fournies par l'oreille ne sont pas contrôlées par le témoignage d'un autre sens, la vue le plus souvent, ou par un jugement, l'erreur, l'incertitude sont la règle, l'interprétation exacte, l'exception.

Il faut même se défier très fortement des moyens de contrôle fournis par les autres sens et par les jugements; ce sont justement, en effet, ces prétendus moyens de contrôle, dont le ventriloque habile se sert, pour créer, ou tout au moins augmenter notre

(1) Cette expérience a été faite pour la première fois par M. Lehmann et est rapportée dans son livre *Aberglaube und Zauberei von den ältesten Zeiten an bis in die Gegenwart*. Deutsche autorisierte édition von Petersen, Stuttgart, 1898.

illusion. Lorsqu'un ventriloque moderne fait parler une poupée devant les spectateurs, la bouche de la poupée, sa mâchoire, se meuvent, grâce à un truc ingénieux, comme si la poupée parlait réellement; pendant ce temps, la physionomie du ventriloque qui, lui, parle en réalité, reste impassible et sans mouvements. Le témoignage de notre œil nous enseigne que c'est la poupée qui a parlé, et quoique le spectateur soit prévenu du contraire, il en accepte la parfaite illusion. Souvent, les jolies choristes du premier rang, dans les théâtres, ouvrent et ferment la bouche sans chanter; et, comme les choristes du second rang sont très rapprochés de celles du premier, l'illusion se produit très facilement.

Lorsque le ventriloque fait parler une poupée ou un personnage situés à une assez grande distance, il est obligé de calculer soigneusement l'intensité de sa voix, et de la proportionner à l'éloignement. C'est ce que savait très bien pratiquer Pythagore, lorsque se promenant au bord du fleuve Caucasus, au milieu de ses disciples, il se faisait, chaque matin, souhaiter la bienvenue par le fleuve, qui lui criait : « Salut, Pythagore (1) ». L'arbre qui, d'après Philostrate, saluait le thaumaturge Apollonius de Tyane, dont Septimus Severus et sa femme Julia Domna avaient voulu faire le rival du Christ, cet arbre, sur l'ordre de Thespesion, le chef des philosophes gymnosophites éthiopiens, disait, d'une voix faible, semblable à une voix féminine, mais bien articulée : « Salut, sage Apollonius (2) ». C'est là un exemple typique de ventriloquie antique, pratiquée avec la voix lointaine.

La diminution progressive de l'intensité de la voix est interprétée comme un signe d'éloignement. Le ventriloque utilise ce jugement qui, en lui-même, est exact, pour tromper; mais pour que l'illusion soit complète, il ne suffit pas que la voix soit atténuée, il faut qu'elle ait les caractères de la voix de ventriloque.

Cependant il ne faut pas dire, lorsque la voix semble provenir du point sur lequel l'artiste dirige l'attention, que le ventriloque projette sa voix sur tel ou tel point, c'est l'auditeur, au contraire, qui la projette à tort, suivant les indications suggérées par la mimique de l'artiste, d'autant plus facilement que ce dernier a su mieux respecter les lois physiques de la dégradation des sons, de la perspective sonore, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Ainsi que je l'ai déjà dit, un son bizarre et anormal dérouté encore bien plus facilement l'oreille,

qu'un son auquel elle est accoutumée. La voix de ventriloque est une voix au timbre étrange, qui n'est produite, ni par le mécanisme de la voix de poitrine, ni par le mécanisme de la voix de fausset. La figure 35 représente l'image d'un larynx pendant la phonation en voix de poitrine; les deux rubans blancs séparés par une fente linéaire constituent les cordes vocales inférieures.

Dans la figure 36, les cordes vocales supérieures, et avec elles toutes les muqueuses de la gorge sont contractées, rétrécissent l'orifice par lequel les ondes sonores s'écoulent, et cette disposition donne à la voix du ventriloque ce caractère sombre et étouffé qui la caractérise, et dont le prophète Isaïe nous a laissé la première description (1).

Le ventriloque doit encore prendre soin d'articuler uniquement au moyen des mouvements invisibles

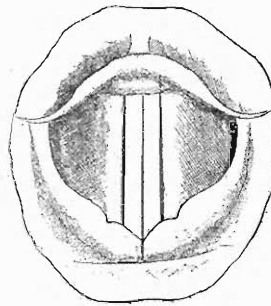


Fig. 35. — Image laryngoscopique de la glotte, pendant l'émission de la voix de poitrine.

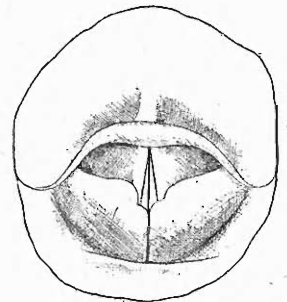


Fig. 36. — Image laryngoscopique de la glotte, pendant l'émission de la voix de ventriloque.

de sa langue, sans remuer les lèvres ni la mâchoire. Il doit aussi éviter les consonnes labiales, qui le forceraient à remuer les lèvres, ou bien les escamoter et les transformer.

Il m'est impossible de donner ici des indications techniques complètes, sur la façon d'émettre la voix de ventriloque. Je dois cependant dire qu'il faut distinguer la ventriloquie de la polyphonie, avec laquelle on la confond généralement. La polyphonie est l'art d'imiter, sans avoir besoin d'employer pour cela les mécanismes vocaux de la voix de ventriloque, les différents bruits ou sons de la nature, les instruments de musique, la voix des animaux, la voix des personnes les plus diverses. Lorsque des ventriloques font parler les poupées, dans les théâtres, ils imitent simplement la voix des personnes représentées, et n'ont besoin pour produire l'illusion, que de garder le masque impassible, la mâchoire et les

(1) Porphyrius, *De Vita Pythagoræ*, 27, éd. Teubner, p. 24. Personne, parmi les commentateurs de Porphyrius ou de Jamblichus, co-auteur d'une *Vie de Pythagore*, ne parait fixé sur l'identité de ce fleuve Caucasus.

(2) Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, VI, 10; trad. Chassang, p. 241.

(1) Isaïe, ch. XIX, v. 4. ... « Malheur à toi, Ariel (probablement Jérusalem) ... et toi, assise à terre, tu murmureras à voix basse, ta parole faiblement sortira de la poussière, ta voix sera comme celle d'un ôb; de la poussière s'élèveront les sons aigus de ta voix » (trad. Reuss). Isaïe dit encore que les Oboth marmottent et chuchotent, ch. VIII, v. 19.

lèvres immobiles ; c'est là de la polyphonie ou pseudo-ventriloquie. Dans ce dernier cas, ils se placent ordinairement de profil, devant leurs auditeurs, serrent les lèvres et entr'ouvrent seulement le coin de la bouche qui échappe à leurs regards.

C'est seulement pour simuler la voix lointaine, que l'artiste devrait employer la voix de ventriloque proprement dite. Je dis « devrait », car l'illusion vocale de lieu est acceptée si facilement, que la plupart des artistes opérant dans les théâtres ne pratiquent la ventriloquie, même pour la voix lointaine, que d'une façon très imparfaite, ou ne se préoccupent même pas d'y recourir. Cette facilité du public, à accepter des illusions si imparfaites, contribuera à nous faire comprendre comment l'illusion ventriloquiste religieuse, même très grossière et très approximative, s'est imposée et s'impose encore si aisément.

Pour parler en voix de ventriloque, il faut, les lèvres restant entr'ouvertes, émettre un son accompagné d'une certaine résonance nasale, en resserrant la gorge comme pour le retenir, tout en faisant un effort ressemblant à celui qui accompagne le début de la nausée. On doit éprouver la sensation que le son résonne au fond de la gorge. Au début, le son ressemble à un grognement, il est parfait lorsqu'il a pris les caractères d'un bourdonnement d'abeille. Pour donner la sensation que le son se rapproche, il faut le faire résonner plus en avant sur le palais ; plus il résonne en arrière dans la gorge, plus il semblera s'éloigner. Il ne faut pas exagérer la résonance nasale, mais elle doit être suffisante pour que, pendant l'émission en voix de ventriloque, le brusque pincement des narines arrête instantanément le son.

Tout cela n'est pas extrêmement difficile, et toute personne dont le larynx est sain, peut arriver à une perfection relative, en un temps relativement court. Les langues de chant, telles que l'italien, dans lesquelles les organes de phonation sont largement ouverts, préparent mal à l'exercice de la ventriloquie. L'usage de la langue anglaise la favorise au contraire, et l'immense majorité des bons ventriloques sont Anglais.

Diverses observations médicales, dont la plus ancienne remonte à Hippocrate (1), montrent que la voix, dans certaines maladies du larynx, prend les caractères de la voix de ventriloque, que ces sons singuliers peuvent se produire très facilement, presque inconsciemment, surtout chez les vieilles femmes (2). Retenons ces indications, elles nous aideront à comprendre comment tous les hommes, lorsque chaque père de famille exerçait, dans la haute

antiquité, le culte des ancêtres et interrogeait ses morts, a pu devenir ventriloque sans le savoir ; comment aussi, lorsque ce culte des morts s'est concentré entre les mains des nécromanciens, prêtres, sorcières ou sorciers, tous ces personnages ont pu arriver, très naturellement, très spontanément, à pratiquer la ventriloquie, avec une grande facilité et une extrême perfection.

Nous savons maintenant, en quoi consiste la ventriloquie, quel est le mécanisme qui la produit. C'est une illusion vocale, développée surtout par le talent mimique de l'artiste, et à laquelle les plus sceptiques ne peuvent échapper. Mes recherches m'ont montré que la ventriloquie a été exercée avec une extrême perfection, et sur la plus grande échelle, par toute l'antiquité. Je dois ajouter que, chez les peuples anciens, les peuples conservateurs, tels que les Chinois par exemple, et chez les peuples sauvages vivant actuellement, que dans toutes les religions de l'antiquité, dans toutes les religions primitives qui ont persisté jusqu'à nos jours, elle a joué et joue encore un rôle immense, comme génératrice de la divination et de l'inspiration.

Ces derniers points de vue sont entièrement nouveaux, c'est la première fois qu'ils voient le jour. Quant à l'affirmation que les statues antiques avaient parlé par ventriloquie, ou que, tout au moins, l'illusion avait pour base une ancienne illusion ventriloquiste, le plus éminent de nos égyptologues, M. Maspero, n'en était nullement convaincu. Pour mieux dire, je ne crois pas que le second point de vue eût été entrevu par aucun exégète et aucun critique jusqu'à ce jour. Quant à la célèbre scène de l'évocation de l'ombre de Samuel, elle a bien été parfois interprétée comme une scène de ventriloquie ; mais M. Buddé, le plus éminent et le plus pénétrant commentateur des livres de Samuel, m'écrivait à ce propos :

« En réalité, nous ne savons rien de certain sur le mécanisme de ces faits ; et nous attendons toute lumière de vous. » J'ai la ferme conviction d'avoir, par mes études, débarrassé la question des ténèbres qui l'enveloppaient et aussi d'avoir découvert un grand nombre de points de vue entièrement nouveaux.

C'est chez les sauvages, chez les primitifs, où des phénomènes comparables à ceux de l'antiquité, dominés par les mêmes points de vue, se produisent encore aujourd'hui, que se trouve la vraie solution ; on rencontre, lorsqu'on sait les chercher, des descriptions nombreuses, dues à des auteurs modernes et qui ne laissent aucun doute : la ventriloquie est extrêmement répandue encore aujourd'hui et toujours associée à l'évocation des esprits, plus spécialement à l'évocation des esprits des morts. Chez les

(1) Hippocrate, l. V, Περὶ τῶν ἐπιδημιῶν.

(2) Flatau et Gutzmann, *Die Bauchrednerkunst*, etc., Berlin, 1894, p. 148.

Zoulous (1), les Maoris, les Tongans (2), les faits ont été maintes fois observés. D'excellents observateurs ont pu entendre la voix des esprits, siffante et étouffée, sous le sol, sur le toit de la hutte, dans le lointain. La bouche et le visage des prêtres et des sorciers restaient absolument immobiles; ces artistes religieux observaient admirablement les lois physiques et physiologiques de la dégradation et de l'illusion des sons, et pratiquaient certainement avec correction la ventriloquie proprement dite, qui doit accompagner la voix lointaine.

L'habileté de ces prestidigitateurs de la voix, la docilité en quelque sorte instinctive des fidèles, la comparaison de ces scènes d'évocation avec celles de l'antiquité, la ressemblance des idées religieuses de ces peuples avec celles qui inspiraient les anciennes religions, tout nous indique que nous avons affaire à de très vieilles croyances, à de très anciens procédés.

Chez les Chinois, ce peuple si conservateur, si attaché à ses antiques traditions, et chez lequel, chose importante, règne encore le culte des ancêtres, la ventriloquie est encore en honneur; elle a chez eux un caractère religieux, et sert à faire parler les morts. Ce sont les veuves qui constituent la clientèle la plus ordinaire des nécromanciens (3).

On se sert, pour la consultation, d'une petite statuette en bois de hêtre, qui est exposée quarante-neuf jours à la rosée, et s'imprègne pendant ce temps de l'esprit du mort. Le médium applique la statue sur son estomac; l'on entend aussitôt sortir de sa bouche des mots prononcés avec cette voix caverneuse, siffante et étouffée, qui constitue en même temps la voix de ventriloque et la voie des morts, et la conversation s'engage entre l'esprit et le consultant. D'autres fois le nécromant prend la statue, la place au voisinage de l'oreille du consultant, et la conversation se poursuit de la même façon, sur le même ton.

Dans les deux cas, la voix employée est certainement la voix de ventriloque, les descriptions des auteurs ne laissent aucun doute à ce sujet. L'illusion des fidèles est aussi complète que la nôtre, en présence d'une scène de ventriloquie artistique mo-

derne, mais elle est produite par des moyens entièrement différents: chez nous, elle repose sur une fausse interprétation du témoignage de nos sens; chez les Chinois, sur cette croyance religieuse que les esprits des morts peuvent être évoqués, qu'ils parlent réellement, avec cette voix singulière qui est naturelle aux morts.

Est-ce la statue qui parle, animée par l'esprit? est-ce l'esprit lui-même, par la bouche du médium? est-ce simplement le médium inspiré? Personne en Chine ne s'est posé la question; l'analyse et la critique sont œuvre d'impiété. Ces idées sont extrêmement anciennes; le fétiche, lui-même, représentant les os du défunt primitivement nécessaires dans toute évocation et toute conversation, peut faire défaut. Le médium, après quelques menues cérémonies, s'accoude à une table, la tête dans les mains, devant la tablette où, dans chaque maison chinoise, résident les ancêtres, qui, dans ce pays, sont encore adorés. Le médium entre en extase, l'esprit pénètre en lui et parle par sa bouche, avec une voix fortement modifiée, qui présente toujours les caractères de la voix de ventriloque.

Dans l'immense majorité des cas, le médium est certainement aussi convaincu que le consultant. Si l'auto-suggestion et la suggestion, même chez une personne adulte, opèrent justement dans le sens des intérêts, des croyances et des tendances de l'individu, surtout lorsqu'elles sont héréditaires, il n'existe aucune limite à ces suggestions. Elles ne paraissent, en réalité, prodigieuses, qu'à ceux qui se trouvent hors d'état de les partager.

Un enfant, un primitif, un animal, pensent que tous les objets de la nature sont animés, qu'ils sont pénétrés d'un esprit comparable à celui qui semble cesser d'agir en nous, lorsque se produit la mort. Ricquet, le chien célèbre de M. Bergeret, croit de très bonne foi que le broc malpropre, qui s'est montré inconvenant en traversant le salon, a dû être fessé. Les enfants causent fréquemment avec des êtres imaginaires, animent leurs poupées, avec lesquelles ils ont de longues conversations; demandes et réponses sortant, bien entendu, de la même bouche. Comment les hommes n'auraient-ils pas, de la même façon, fait parler les statues antiques, puisque, dans leur esprit, ce sont des fétiches animés, représentant des corps, dont les dieux sont les âmes. De fait, l'antiquité est remplie du murmure de leurs conversations. On ne s'est servi que d'une façon très exceptionnelle de tuyaux conducteurs aboutissant à la bouche des statues; les exemples authentiques en sont infiniment plus rares qu'on ne croit. La dose de crédulité était d'ailleurs si considérable, que ces procédés eux-mêmes, s'ils avaient été découverts, n'auraient probablement pas été mal interprétés; mais ils ne correspondaient à aucune nécessité.

(1) La forme plurielle de Zoulou est exactement Amazoulou.

(2) Voir Tylor, *Primitive Cultures*; Herbert Spencer, *Principes de sociologie*; Callaway, *Religious system of the Amazulu*, en anglais et en zulu, 1884; Howitt, *Kamilarai and Kurnai*; Lang, *Mythes, cultes et religions*, trad. Marillier, 1896; Ed. Shortland, *Traditions and superstitions of the New-Zealanders*, London, 2^e éd., 1856; Brough Smith, *The Aborigenes of Victoria*, 1878; *Old New-Zealand, a tale of the good old times*, ouvrage anonyme. *Westminster Review*, avril 1862, p. 313.

(3) Doolittle, *Social life of the Chinese*, t. II, p. 106, 1876; Dennys, *The Folklore of China*; *The China Review*, vol. IV, 1875-76, et 1 vol. p. 79, London, Hong-Kong, 1876; C. de Harlez, *Les Religions de la Chine*, Leipzig, 1891, p. 251.

Le cas, pour les esprits animant les statues, est le même que, chez les Chinois, pour les esprits des morts (1). La statue animée de l'esprit se trouve là; le prêtre, qui connaît les rites pour la faire parler, s'y trouve également; on entend une voix d'un timbre surhumain; on ne se demande point d'où elle vient; c'est la voix du dieu, et cela suffit.

De nombreux textes nous indiquent que, chez les vieux Égyptiens, les statues parlaient constamment: directement, semble-t-il, avec les personnes royales; par l'intermédiaire des prêtres, pour les fidèles d'un moindre rang. La tête, les bras de ces statues, étaient mobiles et faisaient des gestes expressifs. Mais je suis aussi convaincu que l'est M. Maspero, que les prêtres



Fig. 37. — Tête d'Anubis à mâchoire articulée; estampage et décoration de M. O'kill, d'après la pièce de la collection du Louvre.

eux-mêmes, en pratiquant ces fraudes pieuses, pensaient seulement exprimer, d'une façon plus sensible et plus édifiante, les sentiments de la divinité (2). Les artistes ventriloques, de nos jours, sont bien obligés, par le scepticisme de leurs auditeurs, de mettre des mâchoires mobiles à leurs statues, afin de favoriser l'illusion; les anciens l'ont fait aussi pour leurs sta-

tues divines parlantes, mais d'une façon probablement exceptionnelle. Il s'agissait, en effet, essentiellement d'une illusion religieuse; et non pas d'une illusion sensorielle, d'une illusion de lieu.

On croyait les pièces de ce genre à tout jamais détruites, il en existait cependant une dans la collection égyptienne du Louvre, qui a été tout récemment décrite par M. Beneditte, et qui est probablement unique au monde: c'est une tête d'Anubis, le dieu à tête de chacal, elle paraît avoir été confectionnée et décorée vers la XX^e dynastie (fig. 37). La mâchoire en est articulée suivant les procédés qu'employaient encore nos ventriloques, il y a quelques années; et qui ont fait place, depuis, à des procédés plus perfectionnés.

On admet généralement que les anciens Hébreux n'étaient ni polythéistes ni idolâtres (1), rien n'est plus faux. Non seulement ils ont eu, jusqu'à une époque relativement tardive, au moins jusqu'au VII^e siècle avant notre ère, et probablement même jusqu'à l'exil, des statues divines, mais encore des statues qu'ils faisaient parler. Hosée, prophète du VIII^e siècle, considère comme un grand malheur « d'être privé de statues, d'éphod et de téraphim; mais les fils d'Israël, dit-il textuellement, les retrouveront en même temps que leur Dieu (2) ». Cette citation prouve sans réplique que, encore à cette époque, les Israélites adoraient leur dieu représenté par tout le vieil attirail idolâtrique qui, du temps des Juges, décorait la maison de l'Ephraïmite Mika (3). Le procédé était donc parfaitement orthodoxe pour Hosée, si orthodoxe même, qu'il considère comme un malheur le fait d'être privé de ces statues. Zacharie, par contre, proscriit les téraphim; mais en leur reprochant de parler faussement, il reconnaît implicitement leur capacité de parole (4). Le roi de Babylone, d'après Ézéchiel, ne peut se décider devant un chemin fourchu, sans avoir consulté ses téraphim (5).

Ces téraphim étaient des sortes de dieux lares, que tous les vieux Hébreux adoraient et possédaient à leur foyer. C'étaient des images des ancêtres, des représentants de ce culte, qui a tenu une si grande place dans l'antiquité, que le grand philosophe Herbert Spencer croit même avoir précédé tous les autres. Rachel, en s'enfuyant de chez son père, vole les té-

(1) Cette assimilation est pour nous d'autant plus complète, que nous adoptons pleinement la théorie évahémériste de la divinité, restaurée de nos jours par Herbert Spencer et Durand de Gros.

(2) Maspero, *Les Statues parlantes dans l'Égypte antique* (Feuilleton du *Journal des Débats*, 21 déc. 1898), et plusieurs notes publiées en divers endroits et réunies dans les deux premiers volumes des *Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, dans *Bibliothèque égyptologique*, t. I et II, en particulier le *Double et les statues prophétiques* et correspondance personnelle.

(1) De cette grave erreur, l'exégèse allemande s'est débarrassée dès le commencement du siècle (voir de Wette, *Biblische Dogmatik*, 1813, et *Hebraisch-Jüdische Archæologie*, 1814; voir pour plus de détails Reuss, *Geschichte des alten Testaments*, §§ 38 et 58). Aussi éprouvons-nous une grosse surprise en apprenant dans l'avant-propos de l'ouvrage d'Eug. Véron, « *Introduction à la traduction des Psaumes* », que, vers 1860, A. Réville et Renan repoussaient cette opinion, comme une innovation absurde et grossière.

(2) Hosée, ch. III, v. 4.

(3) Juges, ch. XVII et XVIII.

(4) Zacharie, ch. X, v. 2.

(5) Ézéchiel, ch. XI, v. 26.

raphim, que Laban réclame comme son bien le plus précieux (1). Un téraphim existe dans la maison même de David, puisque sa fille Mikal le place dans le lit conjugal, pour faire croire aux émissaires de Saül que son mari ne s'est pas enfui (2). Ces statues avaient donc la taille et l'apparence d'un homme. Le fait de leur présence chez David prouve que ce pieux roi conciliait parfaitement la culte de Jéhovah avec les vieux cultes idolâtriques traditionnels des Israélites et des Chananéens.

Dans plusieurs textes de la Bible, l'éphod, qui est évidemment une statue, est associé aux teraphim et considéré comme synonyme. L'éphod de Gédéon, fabriqué avec les anneaux d'or des Madianites, a été adoré par tout Israël (3), l'éphod et les téraphim de Mika, l'homme des montagnes d'Éphraïm, constituent, avec deux autres sortes d'idoles, une maison de Dieu, et servent à prédire l'avenir (4). Il s'agit donc bien de statues parlantes, faites sur le même modèle que celles des ancêtres, auxquelles elles sont assimilées, dans les textes historiques et prophétiques de l'Ancien Testament.

Puis l'éphod change brusquement de signification dans les textes hébreux; on y ajoute alors le mot bad, qui veut dire lin; l'éphod-bad est une pièce du vêtement sacerdotal. Il est des plus probables que cette assimilation dans les



Fig. 38. — Essai de reconstitution théorique de l'éphod-statue des Hébreux, à type chaldéen, telle qu'elle pouvait exister avant sa réduction sous forme d'ourim-thoummim, du IX^e au VIII^e siècle avant notre ère; exécuté d'après mes indications par M. O'Kill. Cet éphod est muni d'une mâchoire articulée et peut servir à reconstituer l'oracle des Hébreux, mais il n'a aucune prétention à l'exactitude; l'éphod des Hébreux était certainement beaucoup plus grossier.

termes repose sur ce fait, que l'éphod recouvre le corps du prêtre, comme la lamelle de plaqué métallique recouvrait les statues divinatoires, pour leur donner plus de prestige et d'éclat. L'éphod, que portait le prêtre Abiathar dans ses bras, lorsqu'il échappe au massacre des prêtres de Nob (5), et qu'il

faisait parler pour David, était évidemment une statue. Mais, dans les textes de même époque, se rapportant au temps de la royauté, le terme éphod est souvent remplacé par des termes purement mystiques et allégoriques: les ourim et les thoummim, dont le premier est beaucoup plus important, puisque, dans plusieurs textes, il est employé seul. Ces ourim et ces thoummim sont des objets mystérieux, rattachés justement à l'éphod-bad et servant au grand prêtre à prédire l'avenir. La Bible ne les décrit nulle part, nous ne pouvons qu'émettre des conjectures à leur sujet; et Esdras (1) et Néhémie (2) nous apprennent qu'à partir de l'exil, personne ne sut plus comment les faire fonctionner. Aucun critique ne saurait prendre et n'a pris au sérieux la puérile interprétation du diamant obscur ou brillant, de Flavius Josèphe, que les kabbalistes anciens et modernes ont acceptée sans réserve.

Le fait qu'ils remplacent l'ancien éphod, l'éphod-statue, dans la divination sacerdotale, leur rattachement à l'éphod-bad, les termes mystiques eux-mêmes par lesquels on les désigne et qui ont très vraisemblablement été interpolés à la place du terme éphod, dans les rédactions et corrections tardives des vieux textes, l'absence de toute allusion à leur véritable nature, prouve, à l'évidence, leur rattachement aux anciennes pratiques idolâtriques. C'étaient évidemment deux petites statues, deux fétiches, qui jouaient exactement sur la poitrine du grand prêtre, le rôle que jouent, sur l'estomac du médium chinois, les petites statuette représentant les morts: elles parlaient ou faisaient parler. Le fait que les termes ourim et thoummim sont employés dans le *Pentateuque*, à propos du costume d'Aaron, ne viennent nullement à l'encontre de ma thèse; bien au contraire, puisque ces textes, loin d'être plus anciens que les textes des Juges, de Samuel et des Rois, remontent, au plus tôt, à l'époque dite deutéronomique, c'est-à-dire au VI^e siècle, époque à laquelle fut vraisemblablement imaginé le personnage d'Aaron (3). S'il y avait deux statuette, d'importance d'ailleurs inégale, c'est très vraisemblablement parce qu'on avait réuni sur la poitrine du grand prêtre les deux divinités protectrices d'Israël: Jahve et sa divinité parèdre, sa femme, représentée, suivant M. Clermont-Ganneau, dans les textes torturés de l'ancien testament, par la Rouah, l'esprit de Jahve, qui est devenu la Rouah-Kadesch, le *Saint-Esprit* (4). La

(1) Esdras, ch. II, 62.

(2) Néhémie, ch. VII, 65.

(3) Pour de nombreux exégètes et critiques, la rédaction de ces textes et la création du personnage d'Aaron seraient même beaucoup plus tardives.

(4) Clermont-Ganneau, n° du 12 janvier, du 2 février et du 1^{er} mars de la *Revue critique; Recueil d'archéologie orientale*,

(1) Genèse, ch. XXXI, v. 19.

(2) I Samuel, ch. XIX, v. 13.

(3) Juges, ch. VIII, v. 27.

(4) *Ibid.*, ch. XVII.

(5) I Samuel, ch. XXIII, v. 6.

Rouah de Jahve, est la parédre de Jahve, comme la déesse Astar-Kemoch (stèle de Mesa) est la parédre de Kemoch, le dieu de Moab, qui présente tant de ressemblance avec Jahve, le dieu d'Israël (1).

Sous l'influence rivale du prophétisme, qui n'est autre chose, nous le verrons, qu'un ventriloquisme sans fétiche ni statue parlante, les symboles idolâtriques s'atrophient en Israël; l'ancien éphod parlant, que l'on portait à la main, se réduit, et se transforme en les ourim et thoummim; mais il est peu probable que le fait se soit produit, au plus tôt, avant les temps de Josias et d'Ézéchias. Les ourim et les thoummim seraient donc des téraphim réduits, atrophiés, pour ainsi dire; des statues parlantes représentant une transformation et une réduction des statues ancestrales. Deux théologiens anglais du commencement du XVII^e siècle, Spencer (2) et Mede (3), ont déjà soutenu cette opinion. Il leur paraît très naturel que ces téraphim, qui ont longtemps parlé pour les faux dieux inspirés par le démon, parlent maintenant pour le vrai Dieu. Le démon ou les démons ne furent inventés que beaucoup plus tard, probablement seulement après le contact du judaïsme avec le mazdéisme, et la fusion de la religion des Hébreux avec celle des Persans, ou, plus exactement, la conversion des Hébreux à la religion et au Dieu de Cyrus. S'il est difficile de prétendre que Jahve représente simplement un héros éponymique juif, si son mythe résulte vraisemblablement de la synchrèse du culte des ancêtres avec des concepts naturistes et animistes très anciens ainsi que de la combinaison tardive de ces vieilles idées avec les concepts religieux et les cultes chananéens et par conséquent chaldéens, il paraît certain que sa représentation orthodoxe, dont le type est l'éphod du prêtre Abiathar, se confondait à peu près, à l'époque de Saül, avec celles du culte des ancêtres (4). A cette époque d'anthropomorphisme grossier, on ne pouvait se représenter Jahve autrement que sous les traits d'un vieil homme, très puissant; et malgré les apparentes transformations qu'a subies l'idée de Jahve, cette conception a certainement persisté dans l'immense majorité, sinon

dans l'universalité des esprits de notre temps.

Saül ne recevant aucune réponse, ni des ourim (1), ni des songes, ni des prophètes, se rend à Endor pour consulter une nécromancienne, une Baalath-ôb (2). On traduit souvent ce terme par pythionisse, à l'exemple de saint Jérôme, parce qu'il assimilait la possession dont ces femmes étaient l'objet, de la part de l'esprit du mort, à celle des pythionisses, dont le souvenir était encore très net de son temps.

Le chapitre xxviii du livre I^{er} de Samuel, où est racontée cette histoire, est nettement interposé. Il me paraît bien douteux que, sous la forme où il nous est arrivé, il ait une origine aussi antique que le veut M^r Budde. Il n'est rien moins que certain que Saül ait consulté l'ôb d'Endor; mais ce qui est bien certain, c'est qu'il eût pu le faire, et à peu près dans les conditions que nous rapporte la Bible, car il se trouvait à chaque pas des évocateurs des morts, en Israël. Il est certainement faux, contrairement à ce que dit la Bible, qu'il eût mis à mort les ôboth (3) et les Ideonim, c'est-à-dire les nécromanciens, dont les fonctions durèrent extrêmement longtemps, furent à peine entravées par la centralisation du culte à Jérusalem. Le roi Manassé, lui-même, avait institué un oracle des morts, à côté des oracles de Jahve; ce faisant, il se montra, non impie, mais pieux au contraire, vis-à-vis des antiques coutumes des Hébreux, et certainement ce furent les rois révolutionnaires Jahvistes, tels que Josias et Ezéchias, dont une tradition bien ultérieure célébra la piété, qui furent considérés comme impies par leurs contemporains.

La nécromancienne d'Endor n'était point une sorcière, bien que le fait de voir ces rites accomplis par une femme indique une certaine dégradation, une tendance à la transformation d'un culte légitime en superstition. Il est très possible que le texte, composé évidemment dans un but tendancieux, nous ait volontairement indiqué qu'il s'agissait d'une femme, tandis que, à une époque bien plus tardive, du temps d'Assurbanabal, il y avait encore à Ninive, et certainement aussi à Babylone, plusieurs classes de prêtres nécromants, parfaitement officiels: les Zacharu, les Zaqiqu, les Sha-ekimmu.

Quoi qu'il en soit, l'évocation de l'ombre de Samuel par la nécromancienne d'Endor ne fut jamais mise en doute par l'antiquité; le livre de Samuel ne

de Cl. G., t. III, p. 86, §. 43 : *Jéhovah et la déesse Kadech, et communications personnelles.*

(1) Il semble qu'il y ait d'aussi bonnes raisons pour prononcer le fameux tétragramme sacré des Hébreux, Jahve ou Jehovah. Je me suis servi parfois de cette dernière prononciation, plus souvent de la première, que préfèrent en général les philologues allemands.

(2) Joan Spencer, *Dissertatio de urim et thummim*. Cantabrigiæ, 1670.

(3) Jos. Mede, *The works of Joseph Mede*, discours xxxv, p. 183, 5^e édition, 1677.

(4) C'est l'opinion acceptée par Slade, dans son admirable *Geschichte des Volkes Israel*, 1887, dans « Allgemeine Geschichte von Oncken », qui représente, à notre avis, sans conteste, la plus grande autorité moderne critique, pour l'histoire générale du peuple Hébreu.

(1) Je le répète encore, la présence des termes ourim dans les vieux textes de Samuel et des Rois semble due au remplacement ultérieur du terme éphod-statue, par ces mots de sens mystique et allégorique.

(2) Littéralement, Baalath-ôb signifie propriétaire d'un ôb; ôb voulant dire en même temps l'esprit du mort et le fétiche, très probablement la tête salée et conservée qui servait à assurer l'évocation de l'esprit. Le même terme, même sans le mot baal, au féminin baalath, peut encore signifier l'évocateur du mort.

(3) Pluriel de ôb, en Hébreu.

blâme même pas Saül d'y avoir eu recours. Seules les *Chroniques*, écrites, comme on le sait, trois ou quatre siècles à peine avant notre ère, condamnent l'action de Saül. Les pères de l'Église peuvent discuter sur la part de Digu ou du démon dans le phénomène, personne ne doute qu'il se soit produit, que l'ombre de Samuel, le nabi, n'ait réellement parlé, forcée par les conjurations de la nécromancienne de sortir du Schéol; personne ne soupçonne une supercherie, ou pour parler plus exactement, une illusion. Lorsque, à l'époque de la Renaissance, on brûla par milliers sorcières et sorciers, tout le monde avait présente à l'esprit la vieille et incontestable histoire de la nécromancienne d'Endor, qui suffisait à mettre à l'aise la conscience des bourreaux et, chose plus curieuse, mais cependant indéniable, à persuader la plupart des victimes elles-mêmes de la réalité de leur propre possession. Les traducteurs grecs de la Bible, les septante, les LXX, appellent la sorcière d'Endor, une engastrimythe, mot qui veut dire, en grec, ventriloque, et ils entendaient par là que l'esprit évoqué parlait par la bouche de l'évocateur, dans le corps duquel il avait pénétré (1). Cette notion est loin d'être claire, puisque, tantôt, dans la Bible, les textes indiquent que la voix des esprits provient du sein de la terre, tantôt de la bouche de l'évocateur et tantôt d'un fétiche, qui était certainement une tête de mort et qui était, sinon nécessaire, au moins très important, pour assurer le succès de l'évocation. La tradition du Talmud nous décrit, en effet, les nécromanciens opérant devant une tête de mort, préparée et conservée, qu'ils font parler et il y a tout lieu de supposer que, dans le texte primitif du ch. xxviii de I Samuel, devaient figurer la tête de mort et les incantations, sans lesquelles on conçoit mal une évocation des morts. Tout cela fut probablement supprimé par la suite, en raison de la tendance des Hébreux, si manifeste après l'exil, de supprimer tout ce qui rappelle les anciennes pratiques idolâtriques, et surtout parce qu'il parut peu convenable d'associer l'évocation du prophète Samuel à ces pratiques, sans lesquelles elle n'eut pu cependant être conçue, surtout dans les temps anciens. Comme chez les Chinois, il y a une complète confusion sur le mécanisme. On ne s'occupe pas, en réalité, d'où vient la voix et comment elle se produit. Le nécromant, le fétiche et l'esprit sont en présence; la consultation, la conversation doit en résulter; et l'on entend, en effet, la

(1) Cette interprétation des LXX, ou traducteurs grecs Alexandrins de la Bible, est nettement confirmée par l'interprétation de Clément d'Alexandrie (fin du II^e siècle et commencement du III^e siècle de notre ère) dans *Pædagogus*, fin du chapitre 1^{er} du livre II. Clément nous dit encore (*Cohortatio ad gentes*, trad. Genoude p. 106) que, de son temps, les engastrimythes étaient très nombreux en Égypte, et très vénérés.

voix du mort, avec ses caractères particuliers, qui sont en même temps ceux de la voix de ventriloque.

Il est extrêmement remarquable que cette confusion qui se trouve dans les choses se retrouve dans le mot. Une analyse grammaticale précise des textes hébreux montre que le terme « ôb » veut dire certainement, tantôt l'esprit du mort évoqué, tantôt le fétiche au moyen duquel se fait l'évocation. Il signifie aussi, par extension, lorsqu'il est précédé des termes « baal, baalath, maître », l'évocateur, c'est-à-dire qu'il représente les trois êtres ou objets, autour desquels oscille l'illusion vocale. C'est certainement la première fois que ces points de vue sont indiqués; ils montreront, d'une part, comment les objections grammaticales en apparence insolubles, soulevées par M. H. P. Smith dans son commentaire des livres de Samuel : *International critical Commentary*, 1899, peuvent être conciliées avec les autres opinions des philologues sur le sens du terme ôb; ils montrent également quel appui réciproque et inattendu peuvent se fournir les unes aux autres les diverses branches de la critique, en apparence les plus éloignées.

Tous les anciens ont cru que les morts pouvaient parler. La mort n'était que la cessation de l'union entre le corps et cet être plus ou moins immatériel que nous appelons l'âme, et dont la conception a tant varié, à travers les temps. Les anciens et les primitifs, la concevaient comme « un Double » comme une représentation plus éthérée du corps, comme une sorte d'image de l'individu, telle qu'ils l'apercevaient dans les songes, mais habitant encore le tombeau. C'est à cette âme, douée de toutes les qualités humaines, que l'on offrait des gâteaux et des libations, sur le tombeau, avec la conviction qu'elle les mangeait et les buvait. La plus précieuse de ses qualités, c'était la connaissance de l'avenir. A des époques où le progrès était si lent, que l'on ne pouvait s'en faire une idée, la sagesse des ancêtres était des plus précieuses à consulter, surtout après leur mort; car le fait de s'être débarrassé de ses enveloppes charnelles, qui limitaient son regard, assurait au mort une connaissance plus profonde de l'avenir. Nergal, le roi des morts, dans l'Hadès assyrien, est appelé le roi des Voyants. Toute science divinatrice provient, chez les anciens, de la Terre, c'est-à-dire du royaume des morts; les arbres et les sources, qui ont tant parlé, tant inspiré d'oracles dans l'antiquité, puisaient dans l'intérieur du sol la science de l'avenir. Et enfin, le serpent, l'être omniscient, dont le nom fournit dans les langues sémitiques un radical commun à plusieurs termes signifiant magie, divination, et aussi aux mots qui veulent dire parler en voix siffante, en voix de ventriloque, le serpent est fils de la Terre et puise les secrets de sa science dans le royaume des morts.

Cette voix du serpent est la voix que tous les textes anciens prêtent aux morts. Les morts, en dehors de leur connaissance de l'avenir, sont des êtres faibles, qu'il faut animer en leur offrant de la vie, c'est-à-dire du sang, si on veut les allécher, leur donner la force de parler; c'est ainsi que fait Ulysse, sur les conseils de Circé, lorsqu'il évoque l'ombre de Tirésias, au pays des Cimmériens. Nous voyons, dans cette vieille céramique grecque, la tête de Tirésias sortir de terre et converser avec Ulysse (fig. 39).

Cette voix des morts, que toute l'antiquité a entendue, possède exactement tous les caractères de la voix de ventriloque; elle est faible et étouffée parce qu'elle vient de ces êtres faibles, qui sont les mânes, les réphaim des Hébreux et parce qu'elle sort des

vivants les inconvénients de la putréfaction, et le crâne, dans lequel l'esprit du mort séjourne plus particulièrement, est plus tard rapporté à la hutte et interrogé dans tous les moments difficiles. D'autres fois, la tête est préparée, conservée et on la fait parler. La vieille tradition du Talmud nous dit que les nécromants employaient pour leur divination des têtes salées et préparées, que les téraphim de Laban n'étaient autre chose que des têtes d'ancêtres, d'Adam et de Noé, servant à prédire l'avenir. D'autres Talmudistes prétendent que c'étaient les têtes des premiers-nés, qui étaient sacrifiés par tous les peuples sémites aux divers Moloch, parmi lesquels Jahve, que l'on utilisait dans ce but. Les Ssabien (1), qui sont des Araméens, qui



Fig. 39. — Ulysse évoquant Tirésias. D'après un vaso grec de la Bibliothèque nationale, collection de Luynes. Dessin de M. Fr. Melchers.

profondeurs du tombeau, des profondeurs de l'Hadès, du Schéôl, qui sont le tombeau général des morts. Les qualités divinatoires des morts sont si essentielles, que le terme Schulû, qui, en Assyrie, représente l'Hadès, veut dire lieu de la demande ou lieu de la décision (1). C'est de son père, enterré primitivement dans sa demeure, ou dans son voisinage immédiat, que le fils devait attendre les conseils, dans la famille antique.

Chez divers peuples, le corps est encore porté à quelque distance après la mort, de façon à éviter aux

(1) Voir plus particulièrement, sur ces points, pour ce qui concerne les Hébreux, les Chaldéens et les Assyriens : A. Jeremias. *Die Babylonisch-Assyrischen Vorstellungen vom Leben nach dem Tode*, Leipzig 1887, et F. Schwally. *Das Leben nach dem Tode, nach den Vorstellungen des alten Israel und des Judenthums einschliesslich des Volksglaubens im Zeitalter Christi*. Giessen, 1892.

sont même, comme Laban, des habitants d'Harran, en Mésopotamie, pendant les premiers siècles de notre ère, arrachaient encore la tête à des jeunes gens qu'ils avaient mis confire dans l'huile de sésame, et la faisaient parler. Sur les monnaies des diverses villes des côtes de la mer Noire et de la région, partout où l'influence des cultes assyriens s'est fait sentir, on trouve représentée une figure avec une tête humaine dans la main gauche, et une harpe ou un couteau dans la main droite; par exemple sur les monnaies de Sinope, Amastris, Cabira, Comana. Rufinus, dans sa *Suite à l'histoire de l'Église, d'Eusebius*, nous apprend qu'au temps de l'empereur Théodose, on a trouvé dans les *ἄδεια* du temple de

(1) Chwolsohn, *Ssabier und der Ssabismus*, 2 vol., Saint-Pétersbourg, 1856, et Dozy publié par de Goëge, *Actes du Congrès des orientalistes de Leide*, 1885.

Sérapis, à Alexandrie, des quantités de têtes humaines, aux lèvres dorées. Ce symbole indiquait bien qu'elles avaient parlé. Voici (fig. 40) une image très expressive : c'est une pierre gravée, d'origine grecque, et qui montre une magicienne faisant parler une tête fraîchement coupée, qu'elle tient à la main (1).

Les Idéonims, qui accompagnent souvent les ôboth dans les textes bibliques, seraient, d'après la tradition talmudique, des nécromants, qui, pour prédire l'avenir, se mettaient dans la bouche un os provenant d'un animal singulier, qui se rattachait à la terre par un cordon partant de son nombril. La même confusion ordinaire persiste ; on ne sait si c'était l'os lui-même qui parlait, ou si le nécromant prédisait l'avenir par la vertu de cet os.

Tous ces phénomènes rapprochés les uns des autres s'éclaircissent d'un jour éclatant ; ils nous mon-



Fig. 40. — Magicienne conversant avec une tête fraîchement coupée. Intaille du Museo etrusco de Florence, Inghirami, t. II, p. 173, tav. CLXXIX, fig. 1.

trent que c'est du tombeau, de la bouche des morts, qu'est primitivement sortie toute source d'inspiration et de divination, et combien Bœtlicher a raison, lorsqu'il nous dit, dans son livre *Der Baumkultus der Hellenen*, 1856, que toute divination a primitivement été chtônique. Les morts, les divinités infernales, les divinités du sol, ont constitué les premiers dieux, ce n'est

que par la suite que les dieux se sont envolés vers les cieux, que les plus antiques divinités, que Déméter, que Perséphone, ont perdu leurs adorateurs. L'homme qui les a tous créés regardait d'abord vers la terre ; c'est de la terre, de Géa, qu'est sortie, pendant d'innombrables siècles, la source de la divination et de l'inspiration. Les songes eux-mêmes, que l'antiquité nous représente comme les enfants ailés de Morphée, obéissant aux ordres de Zeus, étaient primitivement, nous dit Euripide, dans la tragédie d'Hécube, les noirs enfants de Géa, qu'elle envoyait aux mortels pour les instruire de l'avenir, et se venger ainsi d'Apollon, qui lui avait ravi l'oracle

(1) On pourra consulter avec fruit, à ce sujet, le très intéressant mémoire de Giov. Pinza, *la Conservazione delle teste umane e le idee ed i costumi coi quali se connette. Memorie della società Geografica italiana*, Roma, vol. VII, 2^e part. 1898 ; et plusieurs mémoires de Trobenius sur les masques, en particulier : *International Archiv für Ethnographie*, 1898. Malheureusement, les anthropologistes et ethnologistes sont peu familiers en général avec l'exégèse, et les exégètes ne sont pas toujours au courant des découvertes anthropologiques. Je recommande, à un point de vue général, la lecture de l'excellent livre d'Huxley : *Science and Hebrew tradition*, 1893.

de Delphes, primitivement en sa possession. Ce mythe gracieux résume en effet toute la question. C'est du sein de la terre, du royaume des morts, que provenaient, à Delphes, les vapeurs de l'inspiration. Est-il nécessaire de montrer le lien qui rattachait ces vieilles croyances à la divination par les morts, bien avant que les hommes n'eussent regardé face à face le ciel, n'eussent transformé les astres en divinités, n'eussent songé à adorer et à consulter Phoïbos-Apollo.

Ainsi que le démontre la saine interprétation des textes anciens, des plus vieilles traditions de l'antiquité, examinés et critiqués à la lumière de la comparaison avec les religions enfantines, de même nature et de même esprit, qui pullulent encore chez les sauvages aujourd'hui, toute théorie de l'inspiration, de la révélation, repose sur le fait incontesté de la conversation avec le tombeau, de la conversation avec le mort. Le « Double », l'âme du mort, que l'on voyait dans les songes, était capable de parler. Ces songes, l'antiquité allait les chercher dans les temples, mais surtout sur les tombeaux, et c'est du tombeau qu'ils étaient tous primitivement sortis. Un bouc noir, conduit à la main, s'arrêtait à l'endroit où l'on devait dormir ; c'était le point de la terre d'où sortirait le plus aisément le songe inspirateur. L'esprit apportait lui-même le songe et s'entretenait avec le songeur. Il fallait pour que l'idée de la réalité de cette conversation fût facilement acceptée, que, de toute antiquité, on fut convaincu qu'elle se produisait en effet. Les morts ne parlent point, et cependant l'antiquité tout entière les a entendus, nous décrit, par la plume d'Isaïe, d'Ovide, de Virgile et de tant d'autres, les caractères de leur voix.

Les idées que, d'après les songes, on s'était formées de l'âme, du double, permettaient de croire que cette âme parlait ; on avait d'autre part le plus grand intérêt à la faire parler. Les nécromants de tous les temps n'avaient qu'à se placer près d'un fétiche mortuaire, d'une de ces têtes parlantes ou des statues qui les représentent, pour converser avec le mort ou avec le dieu. C'est seulement à une époque relativement tardive, que les interrogateurs des morts, détrônés par les prêtres des dieux, sont devenus mal-faisants et que la nécromancie s'est transformée en superstition. Ainsi que je l'ai déjà dit, quelques siècles avant notre ère, l'évocation des morts était orthodoxe et légitime, même pendant les premiers siècles de cette ère, si nous en croyons Jambliche (1) et Lucien (2), et réservée en Chaldée à des prêtres réguliers. Ils invoquaient, pour assurer le succès de leur divination, les divinités infernales orthodoxes,

(1) *Jamblichus apud Photius*, cod. XCIV, 2, Migne, t. CV, col. 330, et *Drama*, Didot, 518.

(2) Lucien, *Ménippe ou la nécromancie*, § 6 et suiv.

Nergal et Allatu. Ils invoquaient aussi Tammouz, le dieu du printemps, qui meurt chaque année, à l'été, sous les ardentes caresses de son amante Ishtar; ils invoquaient Ishtar, qui, chaque année, va chercher aux enfers l'amant infortuné (1).

Ce culte et cette évocation des morts étaient légitimes et normaux, des prêtres faisaient venir les morts et parlaient pour eux, avec cette voix spéciale qu'ils devaient cultiver soigneusement et qui est la voix de ventriloque. Mais ces cultes ont été précédés par le culte familial, le culte des ancêtres, des lares et du foyer, dans lequel chaque père de famille était le prêtre en même temps, accomplissant les rites, causait avec ses propres morts. Ces anciennes traditions, depuis longtemps disparues chez les peuples classiques, et qui ont pourtant laissé des traces si manifestes, se retrouvent encore chez les primitifs.

L'homme qui interrogeait un ancêtre faisait lui-même les demandes et les réponses, comme le fait un enfant en conversation avec sa poupée, comme de grandes personnes le font aussi très facilement lorsqu'elles conversent avec des êtres imaginaires; et, dans ses réponses, l'homme prenait naturellement, pour mieux se convaincre et pour mieux convaincre les siens, cette voix de ventriloque qu'il est si facile d'obtenir et qui, d'une part, ressemblait à la voix des esprits, telle qu'on la concevait, était faible et étouffée comme si elle venait du tombeau. Cette voix, au timbre anormal, on la projetait facilement dans le tombeau ou dans le crâne conservé; tout cela aboutissait à une confusion religieuse, de lieu et d'origine, dont émergeait une seule idée nette, c'est que le mort avait parlé.

Ce phénomène primitif, cette illusion vocale dont l'origine est double, mais dont les deux éléments se renforcent au lieu de se contrarier, constitue la mystérieuse illusion phonétique initiale qui alimente la croyance de toute l'antiquité à la réalité de la divination et de l'inspiration. Le sens de « la voix juste » et du « son créateur », si admirablement devinés, étudiés et compris par M. Maspéro, dans les textes égyptiens, sont des concepts délirants partagés par toute l'antiquité, renouvelés par les néo-kabbalistes, sous la forme pseudo-scientifique qu'ils excellent à donner aux plus folles rêveries, et qui sont certainement fondés sur la religion primitive de la parole divine, de la parole des morts, c'est-à-dire sur l'illusion ventriloquiste. La « glossolalie » des apôtres, la conception chrétienne et gnostique du « logos », la « bath-kol », « fille de la voix » du Talmud,

(1) Voir l'excellent ouvrage de Morris Jastrow : *The religion of Babylonia and Assyria*, et le beau travail de Jérémias sur le *Voyage d'Ishtar aux enfers*. Voir aussi les documents critiques concernant le Nimrod-épos, l'épopée d'Izdubar ou de Gilgamesh.

se rattachent également, par un lien manifeste, mais d'une analyse longue et délicate, au ventriloquisme religieux, par leur connexité, d'une part avec le mécanisme de l'illusion prophétique, d'autre part avec les concepts de la voix juste et de son créateur.

Puisque les morts parlent, les statues des dieux parlent aussi; par une tendance à l'idéalisation, le fétiche, la statue, sont même supprimés; il reste la chose secondairement conçue, mais devenue essentielle, l'âme, le dieu, qui parlent par la bouche du médium, du prophète, comme le mort parle par la bouche du nécromancien, et le prophète devient une sorte de ventriloque transcendantal. Le mot grec « prophète » n'a pris le sens de « prédire l'avenir » que vers le moyen âge. Dans l'antiquité, ce terme, et les termes des langues sémitiques qui y correspondent, voulaient dire « parler à la place de » à la place du Dieu (1).

Une pareille affirmation peut paraître audacieuse, même pour ceux qui, familiers avec la critique, n'ont pas encore su se détacher complètement des entraves du traditionalisme religieux, ou bien pour ceux qui, simplement, n'ont pas étudié la question d'assez près.

Dans le récit correspondant au ch. xxvii de I, Samuel, et plus particulièrement au v. 9, Flavius Josèphe (2), malgré son esprit tendancieux, malgré sa disposition manifeste à sanctifier tout ce qui se rapporte aux traditions religieuses d'Israël, se trouve obligé, à son insu, tellement la force de cette assimilation s'imposait encore après dix siècles, de rapprocher, comme gens de même farine, les devins, les engastrimythes, c'est-à-dire les ventriloques, les nécromanciens, des prophètes. Il faut citer le texte : « Ἐτυχεδὲ Σάουλος, ὁ τῶν Ἑβραίων Βασιλεὺς, τοὺς μὲν μάντις καὶ τοὺς ἐγγαστριμύθους, καὶ πᾶσαν τὴν τοιαύτην τέχνην ἐκ τῆς χώρας ἐκβέληκώς, ἔξω τῶν προφητῶν. — Le roi Saül chassa de ses terres, les devins, les engastrimythes, et tous les gens qui pratiquent la même industrie, à l'exception des prophètes. » Cette assimilation fondamentale et inconsciente dans l'esprit du juif Josèphe, entre les prophètes, les magiciens, les nécromanciens et les ventriloques, est si évidente, qu'elle a choqué et scandalisé le traducteur janséniste Arnauld d'Andilly, et l'a obligé à dénaturer complètement et grossièrement la traduction de ce passage de Josèphe, pour la dissimuler.

(1) Le meilleur ouvrage récent sur le prophétisme primitif est certainement celui de Smend, *Die allerer Propheten*; on peut lire aussi avec fruit *The Prophets of Israel*, Edinburgh, 1882, de William Robertson Smith. Pour se faire une idée du prophétisme chez les peuples primitifs, actuellement vivants, voir en particulier Mærenhout, *Voyage aux îles du Grand Océan*, Paris, 1837, I, pp. 440 et 479; II, p. 47.

(2) Flavius Josèphe, *Antiquitates Judaicae*, l. VI, cap. xiv (xv), édit. Didot.

Si dans le passage suivant, emprunté à Philon, le juif, un contemporain du Christ, nous remplacions le terme « Dieu » par « esprit d'un mort », terme primitivement équivalent, la lettre et l'esprit s'appliqueraient aussi bien aux prophètes ou aux nécromants, aux Oboth ou aux Nebim. « Vray est qu'il dit, que si on sert bien Dieu, on ne sera point privé de la connaissance des choses advenir : mais se présentera, sans qu'on y pense, quelque prophète inspiré de Dieu, lequel prédira et prophétisera ce qui doit advenir, ne disant rien de lui-même (car ce qu'il dit, il ne l'entend pas, étant ravi et épris de la fureur divine), mais ne faisant que réciter ce qu'on lui souffle aux oreilles, car les prophètes sont truchements et porte-paroles de Dieu, lequel se sert de leurs organes pour faire connaître sa volonté (1). » Aux environs de l'an 1000 avant notre ère, chez les Hébreux, c'est-à-dire à des époques relativement avancées de l'évolution des peuples orientaux, l'affinité entre le prophète et le nécromant se manifeste, pour qui sait voir, par des traces fortement marquées, signifiant très nettement la communauté des origines inspiratrices de la divination, qui, suivant le mot déjà cité de Bötticher, pour les Grecs, part toujours du sol, reste essentiellement chtônique, c'est-à-dire dépend des esprits des morts. Comme chez les Grecs, les Romains, les Gallo-Romains, les Celtes, chez tous les Sémites, chez les Hébreux en particulier, les arbres jouissent de qualités prophétiques qu'ils puisent dans le sol, près des morts, par leurs racines; et les opérations des prophètes et des devins contractent avec les arbres les rapports les plus intimes (2). Ce n'est pas sans raison que la Genèse fait enterrer par Jacob, sous le fameux chêne des devins (3), près de Sichem, les téraphim de Laban (4). Les arbres du baume fournissent des oracles et des présages à David (5). La manifestation de Jéhovah à Moïse, dans un buisson ardent, au désert du Sinai (6), se rattache au même ordre d'idées et montre en outre que, même aux époques tardives où cette légende fut imaginée, Jéhovah ne s'était point encore complètement dégagé de ses origines évéhéméristes, était encore, par bien des côtés, un mori divinisé.

Le mythe de l'arbre du paradis terrestre, de l'arbre de la science du bien et du mal, est associé à celui du serpent, et cette association se retrouve dans l'épopée pré-chaldéenne de Gilgamesh, d'où a été

tirée la légende biblique. Dans les cachets suméro-accadiens ou pré-chaldéens, antérieurs de plus de trois mille ans à notre ère, on voit représentés le serpent, l'arbre, avec Eabani (Adam) et Ukhat (Ève). Ces idées remontaient encore à bien des siècles en arrière.

La prophétesse Déborah se tenait sous un palmier entre Ramah et Beth-el (1). Si l'on veut bien se rappeler que Déborah en hébreu veut dire abeille, que les premières prophétesses de Delphes portaient également le nom de Mélissa, qui a la même signification en grec, on en conclura facilement que ces abeilles prophétiques butinaient dans les feuilles le murmure inspirateur, au moyen duquel les arbres transmettaient aux vivants la science de l'avenir, puisée par leurs racines, dans le Schéôl et l'Hadès, dans le royaume des morts. Les arbres prophétiques de Dodone, la fontaine parlante qui jaillissait entre leurs racines, constituaient le plus antique oracle de la Grèce. La prophétesse de Delphes jouissait d'une double inspiration chtônique, provenant des vapeurs émanées du nombril de la terre et du laurier, plus tard consacré à Apollon; c'était donc bien Géa et non Apollon qui, dans les temps primitifs, inspirait la prophétesse. Mélissa, plus tard la pythionisse, était étalée sur un trépied, au-dessus du nombril de la terre, d'où s'échappaient les vapeurs inspiratrices : on imagine par quelle voie ces vapeurs pénétraient dans son corps, et, à partir de saint Jean Chrysostôme, les pères de l'Église, qui semblent bien se faire en cela l'écho d'une tradition populaire, sont unanimes à affirmer que c'était par cette même voie, c'est-à-dire *a pudendis*, par cette bouche honteuse, bien assez bonne pour le démon, que se faisaient entendre les oracles. Nous voyons également plusieurs commentateurs talmudistes adopter la même opinion pour la ventriloque d'Endor et pour toutes les devineresses. Le moyen âge et la Renaissance pensent généralement que sorcières et sorciers parlent par cette voie impure. Les possédés sont ainsi doublement ventriloques; le démon qui les pénètre parle bien par leurs organes, mais, de plus, sorciers et sorcières donnent aux autres, et, chose singulière, parfois à eux-mêmes, l'illusion que la voix ne sort point de leur bouche, mais d'un tout autre endroit de leur corps.

Les divers récits concernant les anciens prophètes d'Israël nous les montrent comme des inspirés hurleurs, parcourant les campagnes au son d'étranges musiques (2), et malgré l'affirmation des plus invraisemblables et interpolée évidemment après coup, de I Samuel, ch. xxviii, que Saül aurait persécuté les

(1) Philon le Juif, *la Monarchie*, l. I, t. II de la traduction Bellier, p. 674, Paris, 1612.

(2) En dehors de l'ouvrage déjà cité de Bötticher sur le culte des arbres chez les Grecs, voir Baudissin, *Studien zur Semitischen Religion Geschichte*, II. II, 1878, p. 184-230.

(3) Juges, ch. ix, v. 37.

(4) Genèse, ch. xxxv, v. 4.

(5) I Samuel, ch. v, v. 24.

(6) Exode, ch. iii, v. 2.

(1) Juges, ch. iv, v. 5.

(2) Voir plus particulièrement I Samuel, ch. x, et le livre cité plus haut de Smend.

devins et les nécromants, il n'est pas douteux que, du temps de Saül, les nécromants jouissaient d'une autorité bien plus grande que les prophètes, et représentaient un degré d'orthodoxie bien supérieur.

Le premier livre de Samuel nous présente deux récits concernant les origines de Samuel, absolument disparates et même contradictoires. Le premier récit, qui remplit les huit premiers chapitres, nous prépare à cette idée que Samuel, considéré comme l'initiateur des écoles prophétiques, pourra devenir sacrificateur de Jahve. Il le devient en effet, il devient également juge en Israël; ses prières, plus puissantes que des armées, obligent Jahve à tonner contre les Philistins, à les disperser et à les détruire.

Comment concilier ce récit avec le second, qui débute au chapitre ix? Saül court par monts et par vaux, à la recherche des ânesses égarées de son père, et bien que son village natal ne soit situé qu'à une petite distance de celui où opère Samuel, il ignore jusqu'à l'existence de ce dernier. Saül apprend par son compagnon que, sur un bammah, il trouvera une sorte de sorcier, de voyant, un rohe, en même temps « homme de Dieu », qui, pour une somme modique, prédit l'avenir et fait retrouver les objets perdus. La Bible prend soin de nous dire que dans les temps anciens on appelait rohim, voyants, ceux que l'on a désignés depuis par le terme hébreu « Nebim », prophètes; et, à ce propos, qu'il me soit permis de rappeler le fait significatif, déjà signalé, que Nergal, le dieu des morts, est appelé en Assyrie le dieu des voyants.

Ce récit naïf correspond beaucoup mieux que le premier à la vraisemblance et anéantit toutes les tendances qu'il exprime; tel était un prophète en ces temps reculés, tel fut Samuel, s'il a jamais existé.

C'est afin de sanctifier et de dissimuler les origines basses et impures du prophétisme, qui prit par la suite une si grande place en Israël, que l'on voulut, contre toute vraisemblance, faire de Samuel un sacrificateur, un grand prêtre de Jahve. Il fallut, pour cela, interrompre l'hérédité dans la famille d'Héli. Les fils d'Héli, Ophni et Phinéas, commettent le crime épouvantable de piquer, avec la fourchette à trois dents, des viandes, dans la marmite de l'Éternel. En punition de ce crime horrible, ils périssent dans un combat; leur père meurt en apprenant cette nouvelle et laisse la place libre à Samuel. Mais comme la persistance de la famille d'Héli dans la sacrifice est un fait historique, incontestable, les fils de Samuel sont accusés à leur tour d'une vague indignité, qui les rend inaptes à succéder à leur père, et

la postérité d'Héli, momentanément éclipsée, reparaît.

Tout ce roman est manifestement faux et tendancieux. Il n'a d'autre but que de sanctifier les origines du prophétisme, par un contact avec le sacerdoce jahviste, contact qui, sans trop dépasser les bornes de l'in vraisemblance historique, ne pouvait excéder les limites d'une génération.

Le prophète est primitivement un voyant, toute science de divination dérive des morts, les morts sont les voyants par excellence; le prophète associe souvent, dans les débuts, son opération, aux arbres intermédiaires des morts avec les vivants, et le culte des arbres ne sera proscrit qu'à une époque bien plus tardive, par ces mêmes prophètes reniant leur origine, en particulier par Hosée. Les prophètes orientaux associent souvent leurs opérations au serpent, animal intimement relié aux morts par sa voix de ventriloque et par son séjour habituel au sein de la terre, c'est-à-dire parmi les morts. Alexandre, le faux prophète, choisira, chez les Grecs, un serpent, pour faire des dupes par de fausses prédictions se rattachant à la ventriloquie. Le rameau prophétique se détacha du rameau nécromantique pur, en vertu d'une tendance à l'abstraction, et au fur et à mesure que les dieux eux-mêmes cessent d'être de simples morts et que le concept qui leur correspond les agrandit en les éloignant, dans l'Hadès d'abord, ensuite dans le Ciel. Le prophète est, comme le nécromant, possédé par un esprit qui parle par sa bouche, il ne lui manque que le fétiche mortuaire du nécromant, ou la statue divine du prêtre, qui en tient lieu. Il se place, pour l'analyste et le critique, sensiblement au même rang que le médium spirite opérant de nos jours.

Il n'existe pas d'affirmations purement subjectives entièrement dénuées de base positive; toutes se rattachent, par un rapport direct ou indirect, conçu par une logique correcte ou décevante, à un fait d'expérience antérieure, appartenant à l'individu ou à l'espèce. Les hallucinations elles-mêmes, qui deviennent le point de départ d'impulsions, d'idées obsédantes, de manies, de concepts plus ou moins délirants, sont provoquées par des observations vraies ou illusoire, correctement ou faussement interprétées. *Nihil est in intellectu quid non primum fuerit in sensu.* Les sciences, aussi bien que les religions, les croyances, aussi bien que les théories (car les croyances sont aussi des théories), reposent sur des faits: dans l'ordre scientifique, sur des faits scientifiques; dans l'ordre religieux, sur les miracles. Toute religion est en réalité fondée sur des prodiges ou miracles. L'éthique et l'esthétique religieuses n'ont eu qu'une part bien secondaire et bien accessoire dans le développement des religions. C'est sur la

(1) Les bammoth étaient des coteaux consacrés aux cultes des nombreux Moloch adorés en Israël dans les temps anciens; parmi ces Moloch ou Seigneurs figurait Jahve, dont le culte, au temps de Saül, commençait seulement à prédominer.

thaumaturgie, vraie ou supposée du Christ, infiniment plus que sur son éthique, pourtant supérieure, que fut fondé le christianisme. Saint Pierre et Simon le Mage, qui ont fondé l'un et l'autre, à Rome, des religions durables, luttèrent à coups de prodiges; et, dans ses débuts tout au moins, la religion de Simon, beaucoup plus habile que son rival, l'emporta singulièrement sur celle de Pierre. C'est le prodige de la parole des morts, qui n'a pu être complet, patent, évident, qu'à l'aide de la ventriloquie, qui a imposé à tous les hommes la croyance à la conversation avec les morts, les esprits et les dieux, à toutes les révélations, à toutes les inspirations. La ventriloquie a puissamment contribué à l'élaboration de la théorie du Double, de l'âme ou des âmes, et de tous les concepts plus ou moins délirants qui s'y rattachent, exprimés par les fétichismes les plus primitifs, les plus enfantins, aussi bien que par les systèmes spiritualistes ou dualistes les plus transcendants.

Et voilà comment les premiers hommes firent tous de la ventriloquie sans le savoir. Comment prêtres, prophètes et nécromants utilisèrent et exploitèrent cette croyance, en prenant simplement et très naturellement, lorsqu'ils parlent pour un autre, une voix étrange, ainsi que le fait M^{lle} Couesdon, lorsqu'elle parle au nom de l'ange Gabriel; comme le fait aussi la célèbre M^{me} Piper, le médium américain, lorsqu'elle parle pour un esprit. Assurément tous ces illusionnistes de la voix ne procédèrent pas souvent avec la même perfection que nos ventriloques actuels, mais ils atteignirent leur but avec la même sûreté. La ventriloquie religieuse et la ventriloquie artistique, qui s'y est parfois greffée, représentent l'une et l'autre une très antique illusion, source première de la croyance à la prophétie, à la divination, et à cette source ont abondamment puisé les religions et les superstitions, que nous ne savons plus distinguer les unes des autres, aujourd'hui. La ventriloquie artistique est la ventriloquie consciente, même employée dans un but religieux, et qui détermine l'illusion en employant avec plus ou moins de perfection les procédés physiologiques sommairement décrits au commencement de ce travail, et leurs adjuvants, tels que la tête à mâchoire articulée du dieu Anubis. Les prêtres égyptiens qui se servaient de cette tête faisaient donc de la ventriloquie religieuse par des procédés artistiques. La ventriloquie de ce lévite de Juda qui faisait prédire l'avenir par les divins fétiches rassemblés dans la « maison de Dieu » de l'Éphraïmite Mika, la ventriloquie du grand prêtre des Hébreux avec l'éphod, les ourim et les thoummim, étaient purement religieuses, bien que toute la culture théologique d'un prêtre hébreu de ces époques se réduisit certainement à un entraînement ventriloquiste, c'est-à-dire à apprendre l'art

de substituer avec vraisemblance sa propre voix à la voix de la Divinité. La science ou plutôt l'art théologique, même encore de nos jours, a-t-il donc un autre but?

Je dois, en terminant ce travail, adresser tous mes remerciements à M. O'Kill, l'habile artiste ventriloque, qui a été pour moi un collaborateur, aussi intelligent que zélé.

Addendum. — En rédigeant ce travail, je n'avais pas un seul instant songé à discuter les prétendues bases transcendantes des révélations miraculeuses et des thaumaturgies religieuses. Il faut des fondements solides à toutes les opérations de l'esprit; et en s'écartant des données strictes de la science positive, dans les points de départ comme dans les conclusions, on tombe dans la rêverie et le mysticisme.

Malgré mon désir de les passer ici sous silence, je suis amené à dire un mot des prétentions des néognostiques et des néo-kabbalistes, qui ont une grande affinité avec les soi-disant explications scientifiques de la thaumaturgie religieuse. Les néo-kabbalistes prétendent posséder les vrais fondements de toutes les sciences. Leur philologie, leur exégèse, leur critique historique, entièrement traditionnelles, et dans une large mesure fantaisistes, considèrent comme démontrées toutes les vieilles erreurs pseudo-historiques, dont a fait justice la critique moderne, qu'ils semblent ignorer de parti pris, et que, d'ailleurs, ils sont le plus souvent incapables de suivre. L'évocation et la parole des morts, la conversation avec les têtes coupées, sont pour eux des phénomènes naturels et constants, auxquels ils attachent une grande importance théorique et révélatrice.

Un kabbaliste des plus connus, de Paris, m'affirmait ces jours derniers (sur quels documents historiques, seule la kabbale le sait!) que Moïse, imaginé seulement à une époque tardive, par les Hébreux, que Aaron, imaginé à une époque plus tardive encore, sorciers héroïques auxquels les kabbalistes doivent beaucoup, étaient des personnages d'une absolue authenticité historique. Ce même kabbaliste m'a affirmé que les têtes coupées ont parlé à l'infini, ainsi que les têtes des morts et les morts eux-mêmes, et il n'y a pas, je suppose, de raison pour que ces phénomènes ne se produisent plus. Beaucoup de lecteurs pourront croire que je me moque d'eux, il n'en est rien; j'ai eu moi-même cette impression première au cours de la conversation que je rapporte; mais, mon confrère (car il s'agit d'un médecin) m'a affirmé à plusieurs reprises sa profonde conviction, et je ne saurais en douter.

Ces idées, que l'on pourrait presque qualifier de délirantes, prennent une extension que l'on ne soupçonne pas. Il est bien facile d'acculer les kabbalistes

à une expérience qu'ils récuseront toujours, ou qui ne réussira jamais. Proposons-leur de prendre, à l'École d'anthropologie ou au Muséum, un crâne authentique de Chinois, de Zoulou, de Péruvien. Je me charge de poser ou de faire poser, en chinois, en zoulou, en quitchoa, des questions au double évoqué. Je suis sûr qu'il ne répondra pas. Je défie bien ces théosophes de nous faire déchiffrer la fameuse stèle, par l'ombre de Mésa, roi de Moab, qui l'a cependant composée et fait écrire; ou de nous faire épeler, par l'ombre d'Ézéchiass, l'estampage de la plaque commémorative du canal de Siloë.

Quoi qu'il en soit, j'essayerai d'exposer dans mon livre et de transformer en langage clair, d'une part les théories nuageuses et insaisissables des kabbalistes, souvent inintelligibles pour les disciples eux-mêmes; d'autre part, de critiquer les faits positifs sur lesquels ils prétendent se fonder, à propos de tous les phénomènes pour lesquels je propose l'interprétation ventriloquiste.

Il semble que la parole des morts exerce sur les physiologistes et les laryngologistes, une action aussi suggestive que la pseudo-parole des ombres évoquées, sur la généralité des hommes, c'est-à-dire des croyants. En 1741, Ferrein, et surtout en 1835, J. Müller, firent émettre des sons à des larynx humains provenant de cadavres. Les expériences et les conclusions de Müller sont remplies de contradictions et d'impossibilités; les mécanismes qu'il a mis en jeu ne peuvent être en aucune manière comparés à ceux qui agissent chez le vivant. Il n'en a pas moins fondé, sur cette base fragile, une théorie, qui a eu, comme celle de la ventriloquie religieuse, l'heureux sort d'être acceptée sans discussion, on peut dire religieusement.

L'étude laryngoscopique et expérimentale des mécanismes laryngiens dans la ventriloquie, me permettra de critiquer les théories régnantes de la phonation. Ainsi donc, l'étude de la ventriloquie (qui l'eût pensé!) nous montrera probablement ce qu'est exactement la voix des vivants, comme elle nous a montré ce que fut la voix des morts.

PAUL GARNAULT.

634 (979,4)

AGRONOMIE

Le commerce et l'industrie des fruits en Californie.

1

Les agriculteurs français ont trouvé en Californie des concurrents redoutables. Ce n'est pas seulement aux États-Unis que leurs produits remplacent les nôtres, c'est

en Europe, sur des marchés acquis depuis longtemps à notre clientèle.

Immense jardin, la Californie compte 129 504 hectares (320 000 acres) de vergers et la superficie de ses vignobles est de 56 658 hectares. Toutes les cultures semblent y trouver des conditions propices depuis celle du noyer jusqu'à celle de l'oranger et du citronnier; celles du poirier, du pommier, de l'olivier, y ont donné des résultats considérables.

L'importation des prunes, qui était en 1890-1891 de 34 281 322 livres descendait en 1892-1893 à 26 214 112 livres, et en 1896-1897 elle ne se chiffrait plus que par 710 028 livres.

Les prunes californiennes remplacent peu à peu sur le marché de New-York les prunes de provenance française. Elles leur font une concurrence des plus actives en Angleterre où les expéditions deviennent de jour en jour plus importantes.

On prétendait en 1896 déjà, qu'un capital de 16 millions de dollars était immobilisé dans cette culture; ce capital comprenait la valeur du terrain, des arbres, des enclos, des outils et les dépenses faites pour l'irrigation, et on évaluait à 37 000 acres la superficie plantée en pruniers. Aujourd'hui elle est de plus de 85 000 acres.

La culture du prunier a fait des progrès considérables en Californie. On compte qu'on a répandu dans cette région 7 221 927 pruniers que l'on range parmi les variétés françaises et 862 909 variétés étrangères (1).

Les procédés rapides de dessiccation sont très employés par les propriétaires californiens.

Pour les prunes, ils font usage d'appareils à immersion et de vaporisateurs. La dessiccation avec certains de ces vaporisateurs a lieu entre 212 et 225 degrés Fahrenheit (100 à 107 degrés centigrades). C'est le résultat obtenu avec l'appareil Zimmerman. Avec l'étuve Pennimann la dessiccation s'opère entre 150 et 300 degrés Fahrenheit (65 à 144 degrés centigrades). On utilise également pour le séchage des fruits les vaporisateurs Williams et Mac Farland.

Selon leurs dimensions, ces appareils confisent 100, 200 et 500 livres de prunes par vingt-quatre heures.

Les propriétaires usent également d'un engin primitif, l'héliotherme, fort économique sous un climat qui, comme celui de la Californie, est chaud et d'une sécheresse à peu près constante, car les pluies, en été, sont très rares.

L'industrie des fruits séchés a acquis aux États-Unis une telle importance qu'à l'heure actuelle on y rencontre 1 800 fabriques qui occupent 1 500 000 ouvriers et plus de 4 millions de personnes employées à recueillir les récoltes nécessaires.

M. Charles Joly, le vice-président de la Société natio-

(1) La production californienne était de 52 180 000 livres en 1893; en 1895, de 64 500 000 livres; en 1897, de 82 500 000 livres.

nale d'horticulture de France, auquel nous empruntons ces chiffres, ajoute que la Californie exporte à elle seule une plus grande quantité de conserves que la France entière.

A l'exception de l'année 1893, où la quantité de fruits destinés aux conserves fut restreinte, la préparation moyenne est annuellement de 1 600 000 caisses de deux douzaines de boîtes. L'Angleterre, sur ce chiffre, en achète environ 300 000. Ces établissements où l'on met les fruits en conserve portent le nom de *canneries*.

On compte de très importantes maisons, telles que la *California Canneries Company*, qui envoient de grandes quantités de fruits en boîtes en Angleterre.

Les prix sont assez variables suivant l'abondance ou la pénurie des récoltes. Ils s'élèvent parfois brusquement sous l'influence des demandes des exportateurs.

Ainsi de 1 dollar 10, au commencement de la saison, les abricots montèrent tout à coup l'an dernier jusqu'à 1 dollar 30 la douzaine de boîtes.

II

L'industrie des raisins secs a pris un développement tout aussi considérable.

La Grèce, l'Asie Mineure, l'Espagne, qui se considéraient longtemps comme les fournisseurs exclusifs du monde ont trouvé dans les Etats-Unis un redoutable concurrent.

C'est en 1873 que les exportations de raisins secs de Californie s'affirmèrent; mais elles étaient alors peu importantes. La production ne dépassait pas 120 000 livres. Elle s'élevait à 9 400 000 livres en 1885; elle permettait de prévoir les gros bénéfices qu'elle donnerait aux industriels californiens.

En 1890, ce chiffre était plus que triplé. La production s'élevait à 38 millions et elle atteignait 68 millions en 1897.

Les plantations de vignes pour « raisins secs » se sont multipliées, surtout dans le comté de Fresno où l'on trouve des domaines considérables comme celui de *Lucerne Wine yard*, qui possède un outillage très perfectionné.

Des séchoirs monstres chauffés par 11 200 mètres de tuyaux en fer étiré, où circule la vapeur fournie par des générateurs représentant 150 chevaux, sont employés au séchage des légumes et des raisins.

Ce séchoir, long de 73 mètres et large de 10, est partagé dans sa longueur en 40 divisions, par des doubles rangées de tuyaux de circulation disposés tous les 6 mètres; pleine, cette immense étuve peut contenir 600 000 livres de raisins.

En deux jours, les fruits soumis à une température de 100 à 110° Fahrenheit subissent une dessiccation parfaite.

Ces vignobles destinés à produire des raisins de conserve sont plantés en *muscat d'Alexandrie*, en *moscatel de Cordo Blanco*, en *Sultana*, variétés qui se prêtent à merveille à la dessiccation.

On estime qu'en général il faut 10 tonnes de raisins frais pour obtenir 2 tonnes de raisins secs.

Le rendement d'un vignoble destiné à produire des raisins secs donne une tonne trois quarts par acre, et l'on compte 30 dollars par acre pour les frais divers qu'exigent l'exploitation et l'entretien du vignoble.

Le sol, dans certaines contrées, est d'une fertilité prodigieuse; sur les cotéaux qui entourent la baie de Monterey et que leur situation préserve des gelées, le cep de vigne porte en moyenne 30 kilos de raisin. C'est là un rendement qui est supérieur à ceux que l'on rencontre dans les régions les plus favorisées.

On estimait en 1888 que la Californie produisait 900 000 hectolitres de vin. C'était un chiffre insignifiant comparé aux 10 millions d'hectolitres que la France donnait avant la période phylloxérique. Mais, depuis, les vignobles se sont multipliés et si la production vinicole ne s'est pas accrue dans des proportions géométriques, si beaucoup de propriétaires californiens préfèrent planter des pruniers et des abricotiers que de créer des vignes, c'est qu'ils manquent de vigneron.

Les maîtres vigneron sont encore assez rares là-bas. M. Labadie-Lagrave en donnait l'explication fort judicieuse.

La main-d'œuvre intelligente, écrivait-il, a fait défaut aux propriétaires de vignobles de Californie. Les Français n'émigrent pas, les Espagnols et les Italiens, obligés par la famine de s'éloigner de leur patrie, vont s'établir dans l'Amérique du Sud. Le courant qui s'est dirigé vers la Californie venait du nord de l'Europe. Des Anglais, des Irlandais, des Allemands sont allés se fixer sur le versant du Pacifique, et des spéculateurs yankees ont fourni des fonds pour planter des vignobles. Personne n'ignore que la viticulture est la plus ardue, la plus compliquée et la plus difficile, la plus savante de toutes les formes du jardinage. Pour savoir tailler à point, au moment opportun et à la longueur voulue, il ne suffit pas des leçons de l'expérience et de la pratique, il faut posséder l'instinct de l'art. On devient jardinier, mais on naît vigneron. On s'explique sans peine les obstacles qu'ont rencontrés les propriétaires. Parmi les milliers d'émigrants qui venaient des régions de l'Europe où la vigne est inconnue, il était impossible de trouver des ouvriers capables de servir de contremaitres et de suppléer à l'inexpérience absolue des manœuvres placés sous leurs ordres.

Les propriétaires ont dû se mettre eux-même à la tâche et s'essayer à former des vigneron. Tâche ingrate et difficile, car la main-d'œuvre, outre qu'elle est peu abondante et chère, demande une sélection judicieuse.

Les propriétaires ont dû se résigner à employer des Chinois et des négresses.

Les premiers sont des serviteurs dociles et laborieux, mais d'une probité douteuse. Les négresses se plient assez difficilement aux exigences de la domesticité, et elles sont en assez petit nombre.